

—Embarque une ancre de bossoir ! commande Crochetout qui, allant, venant, étant partout, examinant tout, semble avoir la faculté de se tripler. Prends le commandement de la chaloupe, Kernou ! ajoute le corsaire, et va mouiller l'ancre au large, mais choisis un fond solide !

L'ancre est ombarquée, et à mesure que la chaloupe s'éloigne dans la nuit on entend la chaîne filer et grincer sur l'écubier.

La corvette demeure vacillante et secouée par les vagues de la marée montante : une crainte terrible est dans tous les esprits : si la corvette tombait vers le large ! Toute défense serait impossible, car elle présenterait obliquement son pont à l'ennemi et ses batteries seraient inondées...

Une demi-heure se passe ainsi et l'on n'entend que le grincement de la chaîne... enfin, ce grincement cesse tout à coup. Un soupir s'échappe de toutes les poitrines. L'ancre mordu, la corvette a un point d'appui et elle peut se maintenir :

—Vire ! commande Crochetout.

Le sifflet de Nordët fait entendre ses sons aigus, les matelots se précipitent au cabestan, la chaîne se roidit : l'ancre résiste... Elle a bien mordu !

—Vire à force ! vire toujours ! continue le commandant.

Les matelots redoublent d'énergie, mais la corvette, après avoir légèrement incliné son avant, demeure immobile.

—Commandant ! dit Delbroy en s'avancant, la corvette est trop engagée sur les récifs : il faut attendre que la marée soit dans son plein pour qu'elle nous soulève.

—Mais il sera trop tard, alors ! s'écrie Crochetout. La lune sera levée avant que la marée ne soit pleine et les Anglais seront embossés pour nous couler. Tonnerre ! Il faut que la corvette évite ! Allons, enfants ! allégeons la *Brule-Gueule* ! A la mer tout ce qui est inutile pour le combat !

Et l'équipage qui comprend l'importance de l'ordre donné par son chef, se hâte de l'exécuter.

En un clin d'œil les canons de gaillard, de bâbord, dont on n'aura pas besoin, sont enlevés avec leurs affûts et lancés par-dessus le bord ; tables, chaises, bancs, meubles sont précipités à la mer ; les batteries, les carrés, les entre-ponts deviennent libres. Les pièces d'eau douce sont défoncées dans la cale et les pompes mises en jeu vidant cette eau dont le poids énorme lestait la corvette.

Delbroy remonte sur le pont :

—Tout est à la mer, commandant ! dit-il. Nous avons des vivres pour un jour et de l'eau douce ce qu'il en faut jusqu'à demain. Nos batteries sont libres... notre cale sans lest.

—Alors, au cabestan ! reprend Crochetout. Et vire à force, enfants ! Nous n'avons plus que deux heures à nous. Dans deux heures la lune sera levée et les Anglais ouvriront leur feu ! Allons ! courage ! la corvette évite !... Voyez ! son avant fait son abatée... courage ! Les Anglais ne la tiennent pas encore.

La corvette évitait en effet, c'est-à-dire qu'elle opérait ce mouvement de rotation de l'avant à l'arrière, qui, lorsqu'un navire est à l'ancre sur un bon fond, s'accomplit par la force du vent ou de la marée. Cette fois, la marée ni le vent n'avaient pris sur la *Brule-Gueule*, et si elle évitait c'était à l'aide du point d'appui donné par l'ancre mouillée au large, mais l'évitage avait lieu lentement.

Crochetout, Delbroy, Hervé, Fabvre se multipliaient pour aider la manœuvre que l'obscurité rendait fort difficile ; le commandant n'ayant fait allumer aucun fanal, dans la crainte, de servir de point de mire aux Anglais pour les guider dans leur route.

Le canot qui était allé mouiller l'ancre au large n'était pas revenu. Trois fois déjà Crochetout avait demandé s'il accostait et à chaque réponse négative un formidable juron s'était échappé de ses lèvres. Delbroy, tout aussi impatient que son chef, se penchait à chaque instant sur le bastingage, s'efforçant de percer les ténèbres.

La chaîne d'ancre était roidie à croire qu'elle allait se rompre : les matelots ruisselants de sueur, le corps courbé sur

les barres du cabestan, viraient silencieusement. Depuis quelques instants la corvette ralentissait son abatée : on sentait au frémissement de sa coque que sa quille traînait sur les écueils.

—Le canot ! cria Delbroy.

—Ah ! fit Crochetout avec un soupir de soulagement.

—Il accoste !

Effectivement l'embarcation accostait à tribord. Ceux qui la montaient s'élançèrent sur le pont en gravissant lestement les degrés de l'escalier cloué aux flancs de la *Brule-Gueule*.

—Kernou ? demanda vivement Crochetout.

Personne ne répondit.

—Kernou ! répéta Delbroy d'une voix impérative.

—A la mer, mon lieutenant !

Delbroy tressaillit ; Crochetout s'avança précipitamment.

—Kernou à la mer ! s'écria-t-il.

—Oui, mon commandant, répondit le matelot qui avait parlé déjà, et qui était l'un de ceux qui montaient le canot.

—A la mer ! mais comment ? Explique-toi. Tonnerre, parleras-tu ?

—Mon commandant, répondit le matelot intimidé par le ton foudroyant avec lequel Crochetout venait de formuler son interrogation, c'est quand nous venions de mouiller l'ancre : Kernou avait relevé le fond, nous filons la chaîne et nous tenons bon. Alors voilà les matelots qui se pomaient au cabestan, à ce que nous relevons par la raidissure de la chaîne, le mouillage était bon. J'étais à la barre : Kernou avait veillé au mouillage : "Avant partout, qu'il dit, et tiens le cap sur la corvette en laissant à bâbord le sillage que fait la chaîne d'ancre." Il faisait noir comme dans la soute aux voiles sans quinquet. Nous nageons bien, quand, crac ! j'entends un bruit comme qui dirait un corps dur qui s'affale dans la mer. Je me penche : l'eau tourbillonne et puis une vague arrive... et puis... rien. "Qué ! " que je fais aux autres. Ils nageaient, ils n'avaient rien vu ; il fait si noir ! "Kernou !" que j'appelle. Rien : c'était Kernou qui s'était affalé à la mer.

—Il s'était jeté ? s'écrièrent à la fois Crochetout et Delbroy.

—On n'a jamais pu relever le point, répondit le matelot. Est-il tombé ? s'est-il jeté ? Qui le dira ? Il faisait si noir.

—Et vous n'avez rien fait pour le repêcher ? dit Crochetout. Vous avez abandonné un homme à la mer ?

Le Frère de la Côte se recula avec un mouvement d'indignation.

—Oh ! mon commandant ! dit-il simplement.

—Mais Kernou ne peut s'être noyé, il nage comme un requin, dit Delbroy.

—Oui, murmura une voix ; mais le chat du bord est mort et c'est Kernou qu'a relevé sa carcasse.

—Mon commandant, reprit le matelot, nous avons cour des bordées de tous les côtés, nous avons hélé, nous avons cherché, mais rien ; il faisait si noir !

Et comme Crochetout ne répondait pas, le matelot attendit quelques secondes ; puis il se recula et s'éloigna. Le commandant paraissait en proie aux réflexions les plus sombres.

—Oh ! cet homme, un traître, un infâme ! murmura le commandant avec une rage sourde.

Delbroy tressaillit violemment.

—Un traître, dit-il. Qui donc, commandant ?

—Qui ! ne le comprends-tu pas ? Kernou ! ce misérable qui nous a tous joués et qui après avoir gouverné la corvette jusqu'à l'échouage, est allé à bord des Anglais, pour les mener sûrement sur nous ?

—Oh ! commandant, s'écria Delbroy, pouvez-vous supposer...

—Comment expliquer alors la subite disparition de cet homme ? Il s'est jeté à la mer ; il sait nager et vous voyez qu'il a su aussi éviter toutes les recherches ! Dites, Delbroy, si cet homme n'est pas un traître, comment expliquer sa conduite ?

Le second ne répondit pas ; il passait la main sur son front mouillé de sueur.

—Oh ! reprit Crochetout avec colère, pourquoi ai-je embarqué ce fils de chouan, chouan lui-même !